

niers à acquérir les œuvres de Colette sur grand papier? Il est capable de se présenter, de demander une dédicace : il ne l'aurait pas volée.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : *Fidélío*, opéra de Beethoven. — Premières auditions : ouvrages de MM. Claude Delvincourt, Serge Prokofieff, Mijakowski et Chostakowicz.

Une sorte de brume entourait jusqu'ici en France la renommée de *Fidélío*, et l'auréolait comme d'un halo de mystère. Pour célèbre qu'il fût, l'opéra de Beethoven n'était point au répertoire. Les amateurs de musique qui sont aujourd'hui parmi les vétérans gardaient le souvenir des représentations de Rose Caron. Et puis, de temps en temps, l'ouvrage paraissait à l'Opéra, mais interprété en allemand par une troupe venue de l'étranger : ainsi, en 1928, l'Opéra de Vienne, conduit par le regretté Schalk, et qui offrait cette distribution inoubliable réunissant Mmes Lotte Lehmann, Elisabeth Schumann, MM. Tauber et Mayr; ainsi encore la saison dernière, où, sous la baguette de M. Bruno Walter étaient groupés Mmes Lotte Lehmann et Lotte Schoene, MM. Volker, Scheidt et Baumann. Quelques rares privilégiés restaient donc seuls à connaître l'ouvrage entier. Des fragments, les ouvertures que Beethoven, perpétuellement insatisfait, composa successivement pour son drame, et dont celle qui porte le nom de *Léonore N°3* est la plus célèbre, le récitatif et l'air de *Fidélío* au deuxième tableau *Komm Hoffnung, lass den letzten Stern*, l'air de Florestan au troisième *In des Lebens Frühlingstagen* — plus rarement le duo *O nanem, namenlose Freude*, plus rarement encore le chœur des prisonniers, exécutés au concert ou bien livrés en disques à l'admiration des foules, restaient comparables à des îlots émergeant du chef-d'œuvre disparu sous l'indifférence ingrate. Cet injuste dédain n'est cependant point sans excuse : le livret de *Fidélío* est un des plus faibles et l'on peut même dire des plus mauvais qui aient pu retenir un musicien. Le drame, le mélodrame de Bouilly, cette *Léonore* ou *l'Amour conjugal* a séduit Beethoven pour des raisons sentimentales qui lui demeurent personnelles. Le livret original allemand est dû à Joseph Sonnleitner. Toute

traduction française, si parfaite qu'elle soit, outre qu'elle déplace forcément les accents, offre le grave inconvénient de dissiper la brume qu'une langue étrangère étend presque inévitablement entre les oreilles françaises et l'action qui, de ce fait-moins précise, laisse toute la place à Beethoven tandis que rentre dans l'ombre le fâcheux, le puéril Bouilly. Le miracle, car il y a un miracle dans cette affaire, c'est que sur un fond aussi peu consistant, Beethoven ait édifié un monument dont l'ampleur, les proportions, la majesté égalent presque celles de la *Messe en ré* ou de la *Neuvième Symphonie*. On assure que Bouilly tira l'idée de son drame d'un épisode authentique de la Terreur. Une femme, une Tourangelle, réussit à sauver son mari tenu captif arbitrairement, et qui allait mourir. Sous les habits d'un homme, comme Fidélio, elle parvint à pénétrer dans la geôle, et le fit évader. Bouilly a inventé l'intervention du ministre, véritable *deus ex machina* de son drame. Et il y a, de surcroît, introduit cent invraisemblances : que Léonore, ainsi déguisée devienne si parfaitement Fidélio et trompe si bien son monde que pour l'épouser, la charmante Marceline, fille du geôlier, abandonne son fiancé; que Rocco, le geôlier, n'ait aucun soupçon malgré des jours et des jours de vie commune près de Fidélio devenu son aide, il faut, pour que nous l'admettions que la musique de Beethoven nous emporte bien loin et bien haut. Il faut aussi que l'art des interprètes demeure sans défaillance, que nul détail fâcheux ne nous ramène sur la terre alors que nous traversons, sur les ailes de la musique, les espaces où l'on oublie les contingences terrestres. Et pourtant — autre miracle, — ce drame qui nous élève si haut, demeure perpétuellement humain. Mais ceci encore, c'est uniquement à la musique qu'il le doit. Beethoven a su trouver à la fois des accents pathétiques et douloureux qui atteignent le sublime. Certains ont reproché au maître quelques pages du premier tableau, la première scène, où Marcelline, tout en repassant le linge de la maisonnée, éconduit le soupirant Jaquino, et puis surtout ce ton de familiarité qui fait plutôt présager une comédie bourgeoise, qu'un drame symbolique. J'avoue ne pas comprendre ces reproches. Est-ce la grâce charmante, le naturel si franc de Mme Lotte Schoene, — il se peut, mais je n'ai pas trouvé cho-

quant ce début, qui ne m'avait point choqué davantage avec Mme Elisabeth Schumann dans le rôle de Marcelline. Et je tiens le quatuor qui suit pour un vrai chef-d'œuvre dans le chef-d'œuvre.

Une des particularités les plus surprenantes de *Fidélío* est que Beethoven, rompant avec les usages, n'a fait paraître le ténor qu'à la seconde moitié de l'opéra. Mais il ne l'a point mal servi pour cela. Le rôle de Florestan est même un des plus difficiles qui soient, mais l'un des plus pathétiques. Ici le ténor n'est point un « jeune premier », c'est, selon la remarque de M. Hermann de Waltershausen, un homme de quarante ans, déjà vieilli par les épreuves et mûri dans l'action politique. Il est viril, stoïquement résigné mais à mesure que la vie lui échappe, plus doux encore lui semble le souvenir des jours heureux passés près de son épouse Léonore, et plus amère la pensée de mourir sans l'avoir revue. M. Jouatte a tenu le rôle avec autant de sûreté vocale que de goût. A Mme Germaine Lubin incombait la lourde tâche d'interpréter le rôle de *Fidélío* après Mme Lotte Lehmann qui le tint en juin dernier, lors des représentations données sous la direction de M. Bruno Walter, et dont le souvenir demeure inoubliable. Elle s'y est montrée parfaitement à l'aise, et l'air du deuxième tableau, ainsi que le duo final lui ont valu l'un des succès les plus vifs d'une carrière toute remplie de triomphes. MM. Beckmans en Rocco, Fourmenty en Pizzaro, Etcheverry en don Fernando sont parfaits. Les chœurs qui tiennent une place si importante dans cet ouvrage, font honneur à M. Robert Siohan. En acclamant longuement M. Philippe Gaubert après l'exécution de l'ouverture de *Léonore* N° 3, intercalée entre les troisième et quatrième tableaux, en lui faisant le succès le plus vif de la soirée et en l'obligeant à venir saluer sur la scène après le baisser du rideau, on n'a fait que rendre un juste hommage au chef éminent qui assume la tâche la plus difficile et la plus lourde, et qui n'en est nullement écrasé.

§

Chaque semaine — et il en sera sans doute ainsi tant que l'Association de la Critique n'aura point obtenu du ciel que

l'octroi de la carte rouge confère l'ubiquité — il faut choisir entre les nouveautés offertes toutes ensemble par les concerts symphoniques, bien d'accord pour donner tous à la même heure leurs premières auditions. Je ne puis donc vous parler des chœurs de M. Planchet ni de l'estampe musicale de M. Henry Vasseur, puisque je suis allé entendre les *Films d'Asie* de M. Claude Delvincourt aux Concerts Poulet-Siohan. Ces quatre esquisses symphoniques portent ce titre parce qu'elles furent écrites, en effet, pour accompagner la projection sur l'écran des vues animées rapportées de l'Himalaya et de l'Asie centrale par la mission Citroën. Rien de plus délicatement artiste que ces notations de M. Delvincourt. Son art raffiné est pourtant accessible sans effort : on en savoure le charme, on le goûte avec volupté. C'est une peinture claire, lumineuse, mais profonde, où chaque détail est bien en place, où rien cependant ne fait perdre de vue l'ensemble du tableau. L'orchestration est de premier ordre par sa finesse, sa transparence, son originalité d'excellent aloi. Aussi bien dans les passages où elle s'amenuise jusqu'à n'utiliser que les violons à l'aigu et le glockenspiel que dans les épisodes de puissance, elle révèle la main d'un maître. On s'étonne que M. Claude Delvincourt n'ait point la place qui devrait être la sienne dans les programmes; il est incontestablement l'un des meilleurs musiciens de notre temps. Il serait injuste de ne point dire que M. G. Cloez, au pupitre, a dirigé cette partition avec autant d'autorité que de goût.

Aux concerts Padeloup, M. Albert Wolff ayant cédé la baguette à M. Eugène Szenkar, chef d'orchestre de la Philharmonique de Moscou, nous eûmes deux concerts de musique russe. Disons tout de suite la rare qualité de M. Szenkar, énergique, précis et sensible. Les nouveautés qu'il nous offrit étaient de valeur inégale. Un concerto pour piano (Mme Janine Weil le défendit avec adresse et vaillance) de M. Chostakowicz, qui date de 1933, et qui est écrit avec agrément. Un épisode y fait intervenir une trompette qui rappelle les prouesses du cornet à piston dans les concerts des fanfares provinciales. La *Symphonie* de M. Mijakowski nous montre que les jeunes musiciens soviétiques ne sont point tous, comme M. Mossolow, auteur de la célèbre *Fonderie d'Acter*,

occupés à chanter la machine et sa force aveugle. On y trouve positivement du romantisme et on songe tour à tour à Mendelssohn et à Tchaïkowski en écoutant ces pages dont le lyrisme est plus adroit que vraiment original.

Tout au contraire l'*Ouverture dans le style russe* de **M. Serge Prokofieff** est une œuvre d'une richesse d'invention étourdissante. Elle se rangera près des meilleures compositions de l'auteur de *Chout*. L'allégresse dont elle déborde a porté l'enthousiasme à son comble et elle a été accueillie avec de frénétiques transports.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le 21^e groupe des Artistes de ce temps. — Un groupe de jeunes peintres. — Cavaillès. — Jean Milo. — Marc de Béchillon. — L'Art et la Politique.

Le vingt et unième groupe des **Artistes de ce temps**, au Petit-Palais, ne brille pas d'un exceptionnel éclat. La peinture y reflète l'esprit moyen du Salon des Indépendants. Et cet esprit n'est pas très élevé. Il vaut surtout par quelques petites audaces extérieures et formelles. Nous remarquerons pourtant les envois de Neillot, artiste volontaire, dont nous aimons les natures-mortes chaudes et décoratives, de Berjole qui abuse un peu des effets de flou, et de Pacouil qui a un sens très juste de la couleur. La gravure est bien représentée avec Boul-laire d'une invention renouvelée, d'une technique somptueuse, avec Lebedeff qui a le sens des valeurs et de la mise en page, et avec Louis Moreau dont la grave austérité est au service d'un talent probe et vigoureux. Nous préférons ne rien dire des sculpteurs. La partie la plus attrayante de l'exposition est sans doute la section décorative où les meubles de Maurice Champion sont bien présentés, d'un harmonieux équilibre et d'une grâce fort aimable.

Le groupe de **jeunes peintres** qui expose chez Renou et Colle marque, au contraire de ceux dont nous venons de parler, une tendance nettement orientée, homogène et coordonnée de la jeune génération. Ils n'ont guère dépassé la trentaine. Ils semblent las de toutes les recherches fragmentaires et superficielles qui ont été faites ces dernières années. Désireux de retrouver un ordre, ils procèdent par des moyens